



Je ne me laisserai plus faire

Thématiques Majeures

1. Dire non : la naissance d'une conscience féminine

Le titre du film est une profession de foi : “*Je ne me laisserai plus faire*” marque le basculement d'une femme qui cesse de subir.

Le récit s'inscrit dans cette **prise de conscience intime et politique** : la sortie du silence, la décision de s'opposer à ce qui oppresse.

C'est le moment où une femme comprend qu'elle a le droit — et le devoir — de reprendre le contrôle de sa vie.

Kervern y filme un **éveil intérieur** : un mouvement de résistance qui part du quotidien, du corps, du travail, du regard.

2. La résilience comme force tranquille

Le film illustre avec justesse une **résilience ordinaire**, dépourvue de spectaculaire.

Les héroïnes de Kervern ne renversent pas le monde : elles le réparent, le réaménagent, s'y faufilent autrement.

Le courage devient une manière d'exister malgré tout, une **insoumission douce mais obstinée**.

Cette forme de résistance, discrète mais constante, est

profondément féminine : elle oppose la ténacité à la domination, la persévérance à la brutalité.

3. La réappropriation de soi et du corps

La lutte féminine passe ici par la **reconquête du corps** — ce corps souvent jugé, contrôlé ou réduit au silence.

Kervern filme avec humanité les gestes du quotidien (marcher, respirer, s'habiller, rire, s'émouvoir) comme autant de **petites victoires d'autonomie**.

Cette réappropriation est existentielle : se regarder autrement, se parler autrement, et enfin **osier être sujet plutôt qu'objet**.

4. Sororité et solidarité : les femmes entre elles

Même dans la solitude apparente, la libération des femmes du film naît souvent de **rencontres** : une amie, une collègue, une inconnue qui écoute, comprend ou soutient.

Ces moments de complicité deviennent des espaces de **guérison collective**.

La **sororité** est le fil invisible qui relie les résistances individuelles et les transforme en **énergie commune**.

Kervern, souvent proche de l'humain et du social, filme ces liens comme des refuges, des respirations vitales.

5. Résister au monde masculin sans se renier

Le film explore la **violence systémique** du patriarcat — parfois brutale, souvent banale — et la manière dont les femmes tentent d'y survivre.

Mais il ne s'agit pas seulement de dénoncer : le récit montre comment une femme peut **résister sans se perdre**, sans se durcir, en gardant son humour, sa douceur, son humanité.

C'est une **résistance active mais non haineuse**, un acte de

réappropriation du réel, où l'on choisit enfin de **vivre pour soi** et non contre l'autre.

6. Une vision de cinéma humaniste et engagée

Même si Gustave Kervern est un réalisateur masculin, son cinéma se distingue par une **empathie profonde pour les êtres marginalisés** et une **écoute sincère du féminin**.

Ici, il met sa caméra au service d'un regard de femme : un regard qui cherche sa place, qui s'affirme et qui transforme le réel.

Le ton, à la fois poétique et social, fait du film un **hymne à la dignité et à la liberté intérieure** — des valeurs que partagent de nombreuses cinéastes femmes.

En somme

Je ne me laisserai plus faire raconte moins une révolte qu'une renaissance.

C'est l'histoire d'une femme qui, face à la domination masculine et à l'usure du quotidien, choisit de **reprendre la parole et le pouvoir sur sa propre existence**.

Le film de Kervern, à travers la douceur, l'humour et la tendresse, dresse le portrait d'une **résilience féminine lucide**, ancrée dans le réel mais tournée vers un horizon d'émancipation.

Un **cinéma de résistance intime**, qui célèbre les femmes capables de se tenir debout — sans crier, mais sans plier.